

—Mais les théories du comte de Malthen sont tout au moins surprenantes.

—Dites épouvantables et odieuses. Je préférerais n'avoir jamais touché de ma vie un bistouri ou un scalpel, plutôt que de les avoir enfoncés en une chair saine et vivante.

—Ah ! certes !

—Maintenant, vous me dites que M. de Malthen est cent fois millionnaire. Il suffit d'émettre les théories qu'il n'a pas honte d'énoncer pour le soupçonner capable des mêmes crimes désirés par William Strum. Un homme à qui l'or ne coûte rien et qui peut en répandre des flots pour satisfaire ses caprices !... oui, en pareil cas, il est permis de tout supposer !

—Alors, nous sommes trois du même avis, M. Viaume, vous et moi.

—M. de Prévannes ?

—Ne veut pas admettre que le comte de Malthen puisse s'être rendu coupable du plus infâme des rapt.

Le professeur Hans Rhumster hochait la tête.

—Sans doute, c'est abominable... mais enfin... vous jouez une assez grosse partie pour tout admettre. D'autant qu'il sera toujours temps de vous apercevoir que vous vous êtes trompés.

—Oh ! s'écria Charles Minières, vous parlez identiquement comme M. Viaume.

—de suis heureux de me rencontrer avec lui, fit naïvement le père Rhumster.

Cependant le docteur réfléchissait profondément. Les possibilités entrevues, admises, lui semblaient posséder une inappréciable valeur.

—Mon cher maître, demanda-t-il encore, pouvez-vous me retracer un portrait de votre William Strum ?

—Ça n'est pas le mien, mon cher confrère, ça n'a jamais été le mien, tenez-vous le pour dit... Je vous en ai touché déjà deux mots : Toute sa barbe, une barbe d'un châtain clair, trop fine, trop soyeuse. On eût dit des cheveux de femme. Des pommettes saillantes, et, je vous l'ai déjà marqué, un profil d'oiseau de proie.

Le docteur secouait la tête :

—Ça n'est pas ça le moins du monde.

—Il y a de cela vingt ans.

—La tête était-elle forte ?

—Oui, volumineuse et ornée d'une épaisse chevelure bouclée.

—Maintenant, le front est dégarni et ne porte plus qu'une couronne, une sorte de coiffure de frère trappiste.

—L'âge a pu l'engraisser, et avec un empatement, le menton s'arrondissant, les joues s'emplissant, nous pourrions très bien arriver à ce type d'empereur romain de la décadence, un César féroce, abject... Une sorte d'Héliogabale savant, de Caligula vivisecteur et chimiste.

—C'est à voir !

—Comment se procurer une photographie ?

—C'est bien difficile.

—Pour ne pas dire impossible.

—Son adresse ?

—En Danemark, mais il n'y séjourne jamais... Et il n'accuse réception que des lettres qui lui plaisent.

—Il aurait, — c'est toujours de William Strum qu'il s'agit, — aujourd'hui quarante et des années.

—Oui, de quarante-cinq à quarante-six ans.

—Enfin, mon cher maître... vous nous êtes tout acquis ?

—Ah ! certes et de grand cœur, bien que je ne voie point encore de quelle façon je pourrais vous être utile.

—Alors... Aux bords du lac de Constance ?

—Oui, si ma chère Margaret continue à se mieux porter.

—En pouvez-vous douter, docteur ?

—Je crois bien, fit gaiement Hans Rhumster, avec le sang qu'elle a maintenant !

V

Le grand-duché de Posen appartenait autrefois à la Pologne.

Au premier démembrement de cette malheureuse nation, en 1772, le seul district de la Nesteke revenait à la Prusse ; le reste lui était donné au second démembrement en 1793.

En 1807, la province de Posen faisait partie du grand-duché de Varsovie ; enfin, en 1815, la Prusse en devenait définitivement maîtresse et elle est aujourd'hui province allemande.

Pays des plaines fertiles où se cultivent le houblon et le tabac, pays des forêts séculaires, sillonné de nombreux cours d'eau, semé d'innombrables lacs, telle est la province de Posen, limitrophe de la Russie.

Bâti sur le bord de la Wanne qui se jette plus loin dans la Vienne, adossé à des bois immenses, le château de Lekno appartient depuis des siècles à la famille des comtes de Malthen.

Le père de Frédéric de Malthen, le comte Kylian, un grand seigneur sombre, dur, au caractère de fer, redouté de ses vassaux,

de ses fermiers aussi bien que de sa famille, était très fier de sa fortune et de sa superbe demeure.

En effet, Lekno était une habitation vraiment seigneuriale.

Restauré de fond en comble au commencement du siècle dernier, il a gardé son caractère à la fois élégant et altier, avec ses toits pointus, ses poivrières, ses girouettes et la grosse tour d'honneur ouvragée où l'on s'attend à tout instant à voir le nain, mi-partie bariolé, apparaître à la fenêtre dentelée et à ogive et sonner de l'olifant pour annoncer l'arrivée d'un haut baron, suivi de ses hérauts et de ses hommes d'armes.

Il y a environ cinquante années de ceci, un bon demi-siècle, le comte Kylian de Malthen, qui pouvait avoir dépassé la quarantaine, avait épousé une charmante jeune fille, Mlle Henriette de Ritzau, chaste, pure, adorable, et qui, de bonne grâce, s'était résignée à la sévérité glaciale de son revêche mari.

Autoritaire avant tout, tel était le comte Kylian.

Il n'avait point désiré obtenir d'emploi à la cour ; nul goût pour le métier des armes.

Possesseur d'une très grosse fortune, il faisait très sûrement valoir ses domaines et exploitait lui-même des mines de sel gemme situées tout à l'orée du grand bourg de Yalta, dont d'ailleurs elles portent le nom, mines presque aussi importantes que celles de Meritzowe ou de Yalieshy, en Pologne.

Le comte Kylian n'était pas méchant. On ne pouvait dire à la rigueur qu'il fût un mauvais homme ; il se contentait d'être dur, sévère et de prétendre tout faire plier devant son inflexible autorité.

Le comte s'était marié il y avait de cela plus de douze mois, quand Mme de Malthen reconnut que bientôt elle serait mère. Le comte voulait un fils, un héritier de son nom. La venue en ce monde d'une fille eût été l'objet de chagrins violents et de profonde colère.

Mme de Malthen recevait sur ces entrefaites une triste nouvelle. Sa mère, très grièvement malade, la demandait à son chevet pour lui dire un dernier adieu.

Ce voyage, indispensable, contraria énormément le comte Kylian ; mais enfin il céda aux instances de la comtesse et à ses supplications, et lui accorda la permission d'aller embrasser sa mère à son lit de mort.

—Oui, dit-il, vous irez... Mais vous me donnerez votre parole d'être revenue à Lekno dans cinq jours... Pas un jour de plus... Vous m'entendez !...

La pauvre femme engagea sa parole, bien décidée à la tenir, coûte que coûte.

On était au commencement de la dure saison, et voyager à cette époque, dans le duché de Posen, par des routes à peine tracées, c'était là chose fatigante et peu commode.

Enfin elle partit et eut la suprême joie d'arriver assez à temps pour recueillir le dernier soupir de Mme de Ritzau, de lui fermer les yeux et de lui rendre les derniers devoirs.

Le quatrième jour, elle voulut partir. En vain son vieux père, le baron de Ritzau, fit-il tous les efforts pour la retenir, lui objectant que dans l'état où elle se trouvait, au moment peu éloigné de donner le jour à un cher petit être, il était imprudent de se mettre en route.

Le temps était devenu atroce ; la neige, depuis vingt-quatre heures, tombait en tourbillon pressés.

La comtesse demeura inflexible.

—J'ai absolument promis à mon mari d'aller le rejoindre au bout de cinq jours, dit-elle, j'ai engagé ma parole. Si j'y manquais, il serait en droit de ne plus avoir confiance en moi... Faites atteler un traîneau mon père !... Je vous en supplie !... je vous en conjure !... Il me reste tout juste assez de temps pour regagner Lekno à l'heure que le comte Kylian m'a formellement indiquée.

Le baron céda, le traîneau fut attelé et la courageuse jeune femme y prit place.

La tourmente augmentait, des nuées moutonneuses, des nappes de neige d'une aveuglante blancheur s'abattaient autour du traîneau, entravant la course de l'attelage.

Hélas ! la malheureuse créature allait courir encore un bien plus épouvantable péril.

—Les loups ! les loups ! cria le cocher, affolé, en enlevant ses chevaux, les ceinturant d'un triple coup de fouet.

C'était une bande de loups, en effet. Ils ne criaient pas, ne hurlaient pas... Ils galopèrent maintenant autour du traîneau, se maintenant à hauteur, au milieu de l'ondée blanche, pareils à des ombres maudites.

Les chevaux emballés avaient bien senti l'odeur des carnassiers et ils décuplaient leurs efforts, emportés, fuyant comme le vent, bondissant, franchissant les obstacles.

(A suivre.)